10 c. le Numéro. HORS LA CHARITÉ PAS DE SALUT 15 Février 1868.

LE SPIRITISME A LYON

Les communications entre le monde spirite et le monde corporel sont dans la nature des choses, et ne constituent aucun fait surnaturel, c'est pourquoi on en trouve la trace chez tous les peuples et à toutes les époques; aujourd'hui elles sont générales et patentes pour tout le monde.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité.

EN VENTE
CHEZ LES LIBRAIRES DE LYON

L'excédant des frais sera versé à la caisse de la Société de Secours fraternels spirites.

Pour tout ce qui regarde la Rédaction écrire franco RUE TUPIN, 31, LYON.

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.
Abonnement pour les départements
UN AN : 4 FR.

But que se proposent les Fondateurs du journal LE SPIRITISME A LYON

AVEC LE CONCOURS DES BONS ESPRITS ET CELUI DE LEURS FRÈRES EN CROYANCE

Faire connaître à tous, et à peu de frais, la science spirite, son but, son utilité, son essence moralisatrice, sa marche progressive dans l'humanité depuis son point de départ jusqu'au but qu'elle doit atteindre dans l'avenir; les devoirs individuels et mutuels des hommes en général et de ceux qui se disent spirites en particulier. D'où nous vient cette science, quel est son auteur? Dieu. Comme telle elle s'adresse à tous, sans distinction de culte, de race et de caste.

La rédaction du journal ne répond à aucune polémique pour ou contre, elle met sous les yeux de ses lecteurs les faits spirites puisés dans l'antiquité, et ceux qui se produisent de nos jours; soit communications morales, scientifiques, obtenues par la typtologie, par le sombambulisme spirituel ou matériel, tous les faits attestant ou prouvant les rapports des êtres corporels avec le monde spirituel.

Éclairer et instruire les hommes de cette science philosophique qui élève l'âme et orne l'intelligence en la rapprochant de Dieu, source et but de ses plus nobles aspirations, voilà le mobile des collaborateurs de cette feuille. Ils prient donc tous leurs frères spirites de vouloir mettre à leur disposition les matériaux propres à aider leur entreprise, se réservant de les soumettre au conseil des bons esprits.

DIEU EST PARTOUT

Comment Dieu si grand, si puissant, si supérieur à tout, peut-il s'immiscer dans des détails infimes, se préoccuper des moindres actes et des moindres pensées de chaque individu? Telle est la question que l'on se pose souvent.

Dans leur état actuel d'infériorité, les hommes ne peuvent que difficilement comprendre Dieu infini, parce qu'ils sont eux-mêmes bornés et limités; c'est pourquoi ils se le figurent borné et limité comme eux; ils se le représentent comme un être circonscrit, et s'en font une image à leur image. Nos tableaux qui le peignent sous des traits humains ne contribuent pas peu à entretenir cette erreur dans l'esprit des masses, qui adorent en lui la forme plus que la pensée. C'est pour le plus grand nombre un souverain puissant, sur un trône inaccessible, perdu dans l'immensité des cieux, et parce que leurs facultés et leurs perceptions sont bornées, ils ne comprennent pas que Dieu puisse ou daigne intervenir directement dans les plus petites choses.

Dans l'impuissance où est l'homme de comprendre l'essence même de la divinité, il ne peut s'en faire qu'une idée approximative, à l'aide de comparaisons nécessairement très-imparfaites, mais qui peuvent du moins lui montrer la possibilité de ce qui, au premier abord, lui semble impossible.

Supposons un fluide assez subtil pour pénétrer tous les corps, il est évident que chaque molécule de ce fluide produira sur chaque molécule de la matière avec laquelle elle est en contact une action identique à celle que produirait la totalité du fluide. C'est ce que la chimie nous montre à chaque pas.

Ce fluide étant *inintelligent*, agit mécaniquement par les seules forces matérielles; mais si nous supposons ce fluide doué d'intelligence, de facultés perceptives et sensitives, il agira, non plus aveuglément, mais avec discernement, avec volonté et liberté; il verra, entendra et sentira.

Les propriétés du fluide périsprital peuvent nous en donner une idée. Il n'est point intelligent par lui-même puisqu'il est matière, mais il est le véhicule de la pensée, des sensations et des perceptions de l'Esprit; c'est par suite de la subtilité de ce fluide que les Esprits pénètrent partout, qu'ils scrutent nos pensées, qu'ils voient et agissent à distance; c'est à ce fluide, arrivé à un certain degré d'épuration, que les Esprits supérieurs doivent le don d'ubiquité; il suffit d'un rayon de leur pensée dirigé sur divers points, pour qu'ils puissent y manifester leur présence simultanément. L'extension de cette faculté est subordonnée au degré d'élévation et d'épuration de l'Esprit.

Mais les Esprits, quelque élevés qu'ils soient sont des créatures bornées dans leurs facultés, leur puissance, et l'étendue de leurs perceptions ne saurait, sous ce rapport, approcher de Dieu; cependant ils peuvent nous servir de point de comparaison. Ce que l'Esprit ne peut accomplir que dans une limite restreinte, Dieu, qui est infini, l'accomplit dans des proportions infinies. Il y a encore cette différence que l'action de l'Esprit est momentanée et subordonnée aux circonstances; celle de Dieu est permanente; la pensée de l'Esprit n'embrasse qu'un temps et un espace circonscrits: celle de Dieu embrasse l'univers et l'éternité. En un mot, entre les Esprits et Dieu, il y a la distance du fini à l'infini.

Le fluide périsprital n'est pas la pensée de l'Esprit, mais l'agent et l'intermédiaire de cette pensée; comme c'est le fluide qui la transmet, il en est en quelque sorte imprégné, et dans l'impossibilité où nous sommes d'isoler la pensée, elle semble ne faire qu'un avec le fluide, comme le son semble ne faire qu'un avec l'air, de sorte que nous pouvons, pour ainsi dire, la matérialiser. De même que nous disons que l'air devient sonore, nous pourrions, en prenant l'effet pour la cause, dire que le fluide devient intelligent.

Qu'il en soit ou non ainsi de la pensée de Dieu, c'est-à-dire qu'elle agisse directement ou par l'intermédiaire d'un fluide, pour la facilité de notre intelligence, représentons-nous cette pensée sous la forme concrète d'un fluide intelligent remplissant l'univers infini, pénétrant toutes les

M. Goux

Le Spiritisme à Lyon, de Mr Finet

1ère année

Acquis de la Veuve le 24. 7bre 1884

par Déprële, bibliothécaire, cours

Charlemagne 13 –

parties de la création : la nature entière est plongée dans le *fluide divin;* tout est soumis à son action intelligente, à sa prévoyance, à sa sollicitude ; pas un être, quelque infime qu'il soit, qui n'en soit en quelque sorte saturé.

Nous sommes ainsi constamment en présence de la divinité; il n'est pas une seule de nos actions que nous puissions soustraire à son regard; notre pensée est en contact avec sa pensée, et c'est avec raison qu'on dit que Dieu lit dans les plus profonds replis de notre cœur; *nous sommes en lui comme il est en nous,* selon la parole du Christ. Pour étendre sa sollicitude sur les plus petites créatures, il n'a donc pas besoin de plonger son regard du haut de l'immensité, ni de quitter le *séjour de sa gloire,* car ce séjour est partout; nos prières, pour être entendues de lui, n'ont pas besoin de franchir l'espace ni d'être dites d'une voix retentissante, car, sans cesse pénétrées par lui, nos pensées se répercutent en lui.

L'image d'un fluide intelligent universel n'est évidemment qu'une comparaison, mais propre à donner une idée plus juste de Dieu que les tableaux qui le représentent sous la figure d'un vieillard à longue barbe, drapé dans un manteau. Nous ne pouvons prendre nos points de comparaison que dans les choses que nous connaissons; c'est pour cela qu'on dit tous les jours : l'œil de Dieu, la main de Dieu, la voix de Dieu, le souffle de Dieu, la face de Dieu. Dans l'enfance de l'humanité, l'homme prend ces comparaisons à la lettre; plus tard, son esprit, plus apte à saisir les abstractions, spiritualise les idées matérielles. Celle d'un fluide universel intelligent, pénétrant tout, comme serait le fluide lumineux, le fluide calorique, le fluide électrique ou tous autres, s'ils étaient intelligents, a pour objet de faire comprendre la possibilité pour Dieu d'être partout, de s'occuper de tout, de veiller sur le brin d'herbe comme sur les mondes. Entre lui et nous la distance est supprimée; nous comprenons sa présence, et cette pensée, lorsque nous nous adressons à lui, augmente notre confiance, car nous ne pouvons plus dire que Dieu est trop loin et trop grand pour s'occuper de nous. Mais cette pensée, si consolante pour l'humble et l'homme de bien, et trop terrifiante pour le méchant et l'orgueilleux endurcis, qui espéraient se soustraire à lui à la faveur de la distance, et qui, désormais, se sentiront sous les étreintes de sa puissance.

Rien n'empêche d'admettre, pour le principe de souveraine intelligence, un centre d'action, un foyer principal rayonnant sans cesse, inondant l'univers de ses effluves, comme le soleil de sa lumière. Mais où est-il ce foyer? Il est probable qu'il n'est pas plus fixé sur un point déterminé que ne l'est son action. Si de simples Esprits ont le don d'ubiquité, cette faculté en Dieu doit être sans limite. Dieu remplissant l'univers, on pourrait admettre, à titre d'hypothèse, que ce foyer n'a pas besoin de se transporter, et qu'il *se forme* sur tous les points où sa souveraine volonté juge à propos de se produire, d'où l'on pourrait dire qu'il est partout et nulle part.

Devant ces problèmes insondables, notre raison doit s'humilier. Dieu existe : nous n'en saurions douter; il est infiniment juste et bon : c'est son essence ; sa sollicitude s'étend à tout : nous le comprenons maintenant ; sans cesse en contact avec lui, nous pouvons le prier avec la certitude d'en être entendu; il ne peût vouloir que notre bien, c'est pourquoi nous devons avoir confiance en lui. Voilà l'essentiel ; pour le surplus, attendons que nous soyons dignes de le comprendre. *Revue spirite* (mai 1866.)

LE SPIRITISME SELON LES SPIRITES

Spirites et *spiritisme* sont deux mots maintenant bien connus et fréquemment employés, quoiqu'ils fussent encore ignorés il y a seulement quelques années. Cependant la plupart des personnes qui se servent de ces mots en sont à se demander ce qu'ils signifient exactement et bien que chacune se fasse cette question, nulle ne l'adresse, parce que toutes veulent passer pour connaître le mot de la charade.

Quelquefois pourtant, la curiosité intrigue jusqu'à amener l'interrogation sur les lèvres, et, à votre désir, chacun vous renseigne.

Les uns prétendent que le spiritisme c'est le truc de l'armoire des frères Davenport ; d'autres affirment que ce n'est rien autre chose que la magie et la sorcellerie d'autrefois qu'on veut remettre en faveur sous un nouveau nom. Selon les bonnes femmes de tous les quartiers, les spirites ont des entretiens mystérieux avec le diable, auquel ils ont préalablement signé un compromis. Enfin, si on lit les journaux, on y apprend que les spirites sont tous des fous ou tout au moins les dupes de certains charlatans appelés *médiums.* Ces charlatans s'en viennent, avec ou sans armoire, donner des représentations à qui veut les payer, et, pour mieux accréditer leur jonglerie, ils disent opérer sous l'influence occulte des esprits d'outre-tombe.

Voilà ce que j'avais appris ces derniers temps ; et, vu le désaccord de ces réponses, j'étais résolu, pour m'éclairer, à aller voir le diable, dût-il m'emporter, ou à me faire duper par un médium, dussé-je lui laisser ma raison. Je me souvins alors, très à propos, d'un ami que je soupçonnais de spiritisme, et je fus le trouver, afin qu'il me procurât les moyens de satisfaire ma curiosité.

Je lui fis part des opinions diverses que j'avais recueillies et lui exposai l'objet de ma visite. Mais mon ami rit beaucoup de ce qu'il appelait ma naïveté et me donna à peu près l'explication que voici :

« Le spiritisme n'est pas, comme on le croit vulgairement, une recette pour faire danser les tables ou pour exécuter des tours d'escamotage, et c'est à tort que chacun veut y trouver du merveilleux.

« Le spiritisme est une science ou, pour mieux dire, une philosophie spiritualiste, qui enseigne la morale.

« Elle n'est pas une religion, en ce qu'elle n'a ni dogmes, ni culte, ni prêtres, ni articles de foi ; elle est plus qu'une philosophie, parce que sa doctrine est établie sur la preuve *certaine* de l'immortalité de l'âme : c'est pour fournir cette preuve que les spirites évoquent les esprits d'outre-tombe.

« Les médiums sont doués d'une faculté naturelle qui les rend propres à servir d'intermédiaires aux esprits et à produire avec eux les phénomènes qui passent pour des miracles ou pour de la prestidigitation aux yeux de quiconque en ignore l'explication. Mais la faculté médianique n'est pas le privilège exclusif de certains individus; elle est inhérente à l'espèce humaine, quoique chacun la possède à différents degrés ou sous différentes formes.

« Ainsi, pour qui connaît le spiritisme, toutes les merveilles dont on accuse cette doctrine ne sont tout simplement que des phénomènes de l'ordre physique, c'est-à-dire des effets dont la cause réside dans les lois de la nature.

« Cependant les esprits ne se communiquent pas aux vivants dans le seul but de prouver leur existence, et ce sont eux qui ont dicté et développent tous les jours la philosophie spiritualiste.

« Comme toute philosophie, celle-ci a son système qui consiste dans la révélation des lois qui régissent l'univers et dans la solution d'un grand nombre de problèmes philosophiques devant lesquels, jusqu'ici, l'humanité impuissante a été contrainte de s'incliner.

« C'est ainsi que le spiritisme démontre, entre autres choses, la nature de l'âme, sa destinée, la cause de notre existence ici-bas ; il dévoile le mystère de la mort, il donne raison des vices et des vertus de l'homme, ce qu'est le monde, ce qu'est l'univers, il fait enfin le tableau de l'harmonie universelle, etc.

« Ce système repose sur des preuves logiques et irréfutables, qui ont elles-mêmes pour arbitre de leur vérité des faits palpables et la raison la plus pure. Ainsi, dans toutes les théories qu'il expose, il agit comme la science et n'avance pas un point que le précédent ne soit complètement certifié. Aussi le spiritisme n'impose-t-il pas la confiance, parce qu'il n'a besoin, pour être accepté, que de l'autorité du bon sens.

« Ce système établi, il en est déduit, comme conséquence immédiate, un enseignement moral.

« Cette morale n'est autre que la morale chrétienne, la morale qui est écrite dans le cœur de tout être humain et elle est de toutes les religions et de toutes les philosophies, par cela même qu'elle appartient à tous les hommes. Mais dégagée de tout fanatisme, de toute superstition, de tout esprit de secte ou d'école, elle resplendit dans toute sa pureté.

« C'est à cette pureté qu'elle demande toute sa grandeur et toute sa beauté ; de sorte que c'est la première fois que la morale nous apparaît revêtue d'un éclat aussi majestueux et aussi splendide.

« L'objet de toute morale est d'être pratiquée ; mais celle-ci surtout tient cette condition comme absolue, car elle nomme spirites, non ceux qui acceptent sa doctrine, mais seulement ceux qui mettent ses préceptes en action.

« Dirai-je quels sont ces préceptes ? Je ne prétends pas enseigner ici, et l'énoncé des maximes me conduirait nécessairement à les développer.

« Je dirai seulement que la morale spirite nous apprend à supporter le malheur sans le mépriser, à jouir du bonheur sans nous y attacher ; elle nous abaisse sans nous humilier ; elle nous élève sans nous enorgueillir ; elle nous place au-dessus des intérêts matériels, sans pour cela les marquer d'avilissement, car elle nous enseigne, au contraire, que tous les avantages dont nous sommes favorisés sont autant de forces qui nous sont confiées et de l'emploi desquelles nous sommes responsables envers les autres et envers nous-mêmes.

« Vient alors la nécessité de spécifier cette responsabilité, les peines qui sont attachées à l'infraction, au devoir et les récompenses dont jouissent ceux qui lui ont obéi. Mais là encore les assertions ne sont tirées que des faits et peuvent se vérifier jusqu'à parfaite conviction.

« Telle est cette philosophie, où tout est grand, car tout y est simple; où rien n'est obscur, car tout y est prouvé; où tout est sympathique, parce que chaque question y intéresse intimement chacun de nous.

« Telle est cette science qui, projetant une vive lumière sur les ténèbres de la raison, dévoile tout à coup les mystères que nous croyions impénétrables et recule jusqu'à l'infini l'horizon de l'intelligence.

« Telle est cette doctrine qui prétend rendre heureux, en les améliorant, tous ceux qui consentent à la

suivre et qui ouvre enfin à l'humanité une voie sûre au progrès moral.

« Telle est enfin la folie dont sont atteints les spirites et la sorcellerie qu'ils pratiquent. »

Ainsi, en souriant, termina mon ami, qui, à ma prière, me donna rendez-vous pour visiter ensemble quelques réunions spirites où les expériences se joignent à l'enseignement.

Rentré chez moi, je me rappelai ce que j'avais dit, de concert avec tout le monde, contre le spiritisme, avant de connaître seulement la signification de ce mot, et ce souvenir me remplit d'une amère confusion.

Je pensai alors que, malgré les démentis sévères infligés à l'orgueil humain par les découvertes de la science moderne, nous ne songions guère, dans le temps de progrès où nous vivions, à mettre à profit les enseignements de l'expérience, et que ces mots écrits par Pascal, il y a deux cents ans, seront encore pendant des siècles d'une rigoureuse exactitude : « C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement, et de là vient qu'il est toujours disposé à nier ce qui lui est incompréhensible. »

A. Briquel.

Communication obtenue le 16 août 1867

Le spiritisme doit parcourir toutes les phases qui ont été prédites à son avénement ; il est entré dans la phase de la controverse, de la discussion et de la lutte, parce qu'il est à présent un arbre robuste et que l'on aperçoit de loin les ombres qu'il projette. Lorsqu'il a commencé, on a dit : C'est une mode, une fièvre ; on s'en occupera huit jours, puis tout sera dit. Mais les années ont succédé aux années et le spiritisme, loin de s'amoindrir, s'est augmenté de tous les affluents de la croyance et de la vérité ; il a progressé et a pris sa place en traversant la foule des sophismes, sans heurter personne, sans renverser ceux qui l'attaquaient, répondant avec urbanité aux injures, dédaignant la calomnie, repoussant toute attaque et grandissant en dignité et en considération. Ce qui fait la force du spiritisme, c'est le concours gratuit qu'on lui apporte ; tout ce qui est exploitation engendre la déchéance des exploiteurs ; les exemples sont là pour prouver le fait. Ce qui constituera le spiritisme en doctrine de la vérité, c'est l'unité que ses membres s'efforceront de maintenir entre eux. Tout état divisé est un état en décadence.

Ce qui prouvera la révélation des esprits mieux que toutes les manifestations physiques, c'est la concordance des communications, parce qu'elle est le résultat des esprits bienveillants qui animent les groupes. Il dépend donc des adeptes du spiritisme de propager l'idée ou, comme on pourrait l'appeler, la révélation spirite, et de la faire concourir à leur amélioration.

L'idée spirite vient de Dieu ; son germe a été fécondé par Jésus ; il est tout entier dans ses Évangiles ; les esprits n'ont coopéré qu'à la propagation de ce germe, en répandant partout les maximes qu'ils contiennent et en les expliquant pour rendre plus palpable ce qui en paraîtrait énigmatique. Aimez-vous les uns les autres, disait Jésus, c'est-à-dire qui que vous soyez, sans distinction de culte, de race et de caste. Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait, c'est-à-dire pensez bien si en offensant votre frère vous ne seriez pas offensé d'un acte semblable commis envers vous. Si vous ne renaissez de nouveau, vous n'entrerez pas dans le royaume de mon Père. Ces paroles renferment toute la réincarnation et ses conséquences. Croyez-vous qu'il y ait encore un peu de foi quand je reviendrai ? Jésus parlait ainsi pour annoncer son retour, comme il le prédit dans l'Apocalypse, comme il le répète dans plusieurs passage de ses Évangiles : Encore un peu de temps, vous ne me verrez plus ; mais encore un peu de temps et vous me reverrez. Le spiritisme n'est-il pas tout entier dans ces enseignements de Jésus ; n'est-il pas clairement expliqué dans toutes ses paraboles ? Jésus savait bien que les temps arriveraient où l'intelligence des peuples s'élèverait au-dessus des aspirations ordinaires pour chercher ailleurs une vérité qu'elle ne trouvait pas dans les pensées qu'on lui inculquait : c'est que l'idée apportée par Jésus avait grandi ; que déjà ses semences portaient leurs racines, et que l'idée est comme la plante que l'on a mise profondément en terre : elle germe et se révèle quand la végétation l'a fécondée ; rien n'en arrêtera l'essor, ni la volonté des hommes, ni les influences contraires ; refoulée d'un côté, elle reparaîtrait d'un autre ; abandonnée par les uns, elle serait acclamée par les autres ; comprimée, étouffée dans son élan, elle se se relèverait et reprendrait sa forme, comme la fleur que le vent d'orage a courbée, se relève et redresse la tête plus brillante et plus radieuse au premier rayon du soleil.

Le spiritisme n'est donc pas l'œuvre des hommes, l'idée d'un jour, l'enthousiasme fébrile d'un système ; il est l'œuvre divine, la conception de Dieu, apportée il y a dix-huit siècles par le Rédempteur, mûrie par l'intelligence des créatures formant la génération actuelle.

Quel que soit l'attrait de ses communications, sous quelque forme qu'il se manifeste, il est la traduction fidèle de cette grande maxime : Aimez-vous, aimez vos ennemis.

Tout ce qui est en dehors de cet enseignement n'est plus le spiritisme : il ne peut en être que l'imitation et l'on n'imite pas la nature, parce que Dieu seul en est l'ouvrier et que Dieu est inimitable. Courage donc, pionniers de l'œuvre spirite, ne vous arrêtez pas à considérer si la controverse s'acharne après l'œuvre que vous servez ; les esprits sauront bien en prendre la défense. Ne vous occupez pas de savoir ce qui peut porter du trouble dans la marche du progrès, Dieu enlèvera les barrières qui l'empêcheraient de passer ; mais efforcez-vous de vous faire reconnaître par celui qui doit revenir vous apporter son nouveau nom et qui a dit : A l'amour que vous aurez les uns pour les autres je reconnaîtrai que vous êtes mes disciples.

A Lyon.

Séance du 25 septembre 1867.

FABLE

Après une bonne pluie d'été, alors que le soleil radieux sortait de derrière son épais voile de nuages lourds et tout chargés d'orage, un escargot, vieux vétéran, qui avait déjà dans multiples épreuves de sa vie, laissé une de ses cornes, qui dans sa jeunesse faisait son plus bel ornement, sortait de dessous sa carapace et hasardait sur l'herbe rafraîchie ses évolutions animées d'une sage lenteur. Il humait l'air frais qui, grâce à l'orage passé, s'était saturé des agréables exhalaisons des plantes odoriférantes qui croissent dans le vaste jardin du bon Dieu (la nature entière). Il se disait : La journée d'hier a été rude, et c'est à grand'peine si la chaleur accablante du soleil m'a permis de me rafraîchir dans ce joli petit ravin qui abrite mon gentil ruisseau. Je ne retrouve plus la trace de mon passage sur ce sol, ces herbes, ces arbres, ces plantes de toute nature ; le soleil a tout cuit, tout brûlé, tout absorbé ; pourtant c'est à grand'peine que je l'avais tracée, et voilà donc le résultat de mes travaux ! Moi qui croyais revoir aujourd'hui cette traînée brillante que je laisse après moi, rien... rien... Allons, peut-être ai-je rêvé et ne suis-je pas sorti hier ? Ou peut-être aussi, que mon brillant ruban n'a pas été, par moi, convenablement déposé. Je vais recommencer et mieux faire si je le puis ; qui sait ? Hier, j'ai sans doute marché trop vite, il faut me modérer dans mon ardeur, afin que je fasse mieux et plus sûrement. Il dit et partit, agitant bravement sa lourde maisonnette, et sa marche se ralentit encore, guidé, en cela par ses réflexions, quand tout à coup, une étourdie de sauterelle vint s'abattre sur ce qui lui restait de la parure que lui avait octroyée dame nature, et un dialogue s'entama :

La Sauterelle. — Que ne te montrais-tu, escargot de ténèbres ? Sur toi, en te voyant, je n'eusse point posé mes pattes délicates, qui, maintenant sont empêtrées ; va, tu n'es bon à rien qu'à laisser la trace de ta bave, et entraver les élans de notre race sauteuse, qui ne demande qu'à voir, apprendre et savoir. Tu barres la route avec ta manière uniforme de te mouvoir, et le lendemain on te voit marcher comme la veille. Tu te traînes lentement dans le terre-à-terre ; le sol, par ses aspérités, te cache l'horizon, et tu gênes dans leur essor les êtres qui, animés du désir de l'inconnu, s'élancent au-dessus de la surface terrestre. Nos vols audacieux nous montrent des horizons sans bornes et nous apprenons mieux en voyant davantage. Va, pauvre escargot, tu te trouves en retard et tu n'es plus maintenant bon à rien du tout ; la vieille marche n'apprend rien, ne change rien ; tu t'encroûtes et te berces de l'illusion de te croire encore indispensable pour l'édification de l'humanité.

L'Escargot. — Tu te trompes, ma mie, répond le pauvre traîne-à-terre, je ne cherche à édifier personne, ne l'étant pas de moi-même, et l'envie de connaître ne me donne pas les ailes de l'illusion ; je traîne mon ignorance au-dessous de la science ; mais encore, à pied, je trouve à m'instruire. L'horizon est trop vaste pour ma petite intelligence, elle ne saurait contenir tant de savoir, comme en désire ta petite cervelle ; j'étudie, et, malgré les bornes restreintes de mon univers, je n'ai, hélas ! encore que peu appris ; mais ce que je sais, je puis, sans crainte aucune, l'enseigner à ceux qui me suivent. Je n'ai point peur qu'un jour les reproches amers de la désillusion viennent jeter un froid entre nos rapports et me faire taxer d'orgueilleux ignorant ; je marche doucement et, malgré ma lenteur, bien des choses gigantesques dans leur simplicité, échappent à ma vue ; je ne marche que peu, mais quand, sur un terrain bien préparé, comme l'est celui de ce jour, je me meus, si petite qu'elle soit, on retrouve ma trace ; tandis que toi, belle sauteuse, tu ne fais que sauter, tes bonds sont inégaux, et dans la rapidité de tes courses tu ne vois rien, ne sens rien, n'entends rien, n'apprends rien ; tu vois par le gros bout de la lunette en regardant dans ton vol, et ce qui te chagrine, c'est que toujours dans tes ascensions, tu redoutes les descentes. Je ne m'élève pas, et ne crains pas de tomber ; tandis que ce qui t'attend, c'est une fin malheureuse dans quelques sillons ignorés où tu seras de si haut tombé, que tu ne pourras plus te relever. Crois-moi, crains de sauter trop haut, et de te briser en tombant ; surtout, dans ta sublime élévation, ne regarde pas à tes pieds : le vertige t'attend et la mort s'ensuivrait.

Un vigoureux coup de jarret fut la réponse de la belle aux ailes brillantes, qui, ayant mal mesuré son élan, dans le ruisseau tomba et resta...

Allez doucement, ne craignez pas de revenir souvent sur vos pas.

On ne voit jamais mieux qu'en regardant deux fois.

Ebelmesme.

Société de Paris, 20 juillet 1866.

POÉSIES SPIRITES

SOUVENIR

Deux enfants, la sœur et le frère,
Rentraient ensemble à la chaumière
Un soir d'été. Déjà la nuit,
A pas lents, s'avançait sans bruit,

Derrière eux, blanche et vaporeuse
Comme une ombre mystérieuse.
L'oiseau dormait au fond des bois,
Et la bise glissait sans voix;
Tout rêvait dans un doux mystère.
La sœur dit tous bas à son frère :
Frère, j'ai peur; n'entends-tu pas
Une cloche pleurer là-bas?
C'est le lugubre et triste glas
D'un trépassé. — Ne tremble pas,
Sœur, dit le frère, c'est une âme
Qui fuit la terre et qui réclame
Une prière, pour payer
Sa place à l'éternel foyer.
Allons, sœur, prier à l'église
Sur la dalle poudreuse et griso
Où l'on nous vit, un jour de deuil,
Tous deux derrière un long cercueil
Où dormait notre pauvre mère.
Allons prier pour les morts, sœur;
Cela nous portera bonheur.
Allons, allons! — Et sœur et frère,
Une larme sous la paupière,
Tous deux se tenant par la main,
Prirent l'étroit et vert chemin
Qui menait à la vieille église.
Une seconde fois la bise
Leur apporta le triste adieu
Du trépassé cherchant son Dieu,
Et la cloche cessa sa plainte;
Et muets et tremblants de crainte,
Nos deux enfants silencieux
Marchaient en regardant les cieux.
Arrivés au seuil de l'église,
Ils virent une femme assise
A l'ombre du triste pilier
Qui portait le grand bénitier.
Les pieds nus, la face voilée,
Pâle, folle et échevelée.
Elle s'écriait ! O mon Dieu!
O vous qu'on adore en tout lieu,
En tout temps, partout sur la terre
Comme au ciel, une pauvre mère
Tremblante, aux pieds de vos autels,
Devant vos desseins éternels,
Ose à peine, en votre présence,
Se plaindre et conter sa souffrance.
Seigneur! je n'avais qu'un enfant,
Un seul, il était rose et blanc
Comme un blanc rayon qui colore
Un frais matin à son aurore.
Le miroir de ses grands yeux bleus
Reflétait l'azur de vos cieux,
Et sur sa bouche nn doux sourire
Semblait se poser et me dire:
Ne pleure plus, à ton foyer
C'est Dieu qui vient de m'envoyer.
Vois l'orage est dissipé, mère;
Le ciel est sans nuage, espère!
Et j'espérais. Mais, pauvre enfant,
Tu te trompais en me trompant.
Quand le vent souffle sur la plage
Il détruit tout sur son passage,
Ne laissant que quelques roseaux
Pour pleurer aux bords de leurs eaux,
Et quand la mort frappe à la porte
D'un foyer, elle entre et emporte
Tout! tout!.... ne laissant à son seuil
Qu'un drap noir pour cacher son deuil,
Je savais pourtant qu'un beau rêve,
S'il commence un matin, s'achève
Un soir ici-bas; que la nuit,
Jalouse du soleil qui luit,
Et qui fait pâlir sa triste ombre
Etend bientôt un voile sombre,
Pour obscurcir ses mille feux
Et le voiler à tous les yeux.
Oui, je le savais; mais la mère
Ignore tout; quand elle espère,
La pauvre mère croit à tout :
Pour un fils, au bonheur surtout.
J'avais souffert toute ma vie.
Ne pouvais-je pas sans folie
Espérer un jour de bonheur ?
Il en fut autrement! Seigneur,
Que votre volonté soit faite!
Seule, dans cette humble retraite,
Où j'ai vu mourir un epoux,
Où pâle, tremblante, à genoux,
J'ai reçu les adieux d'un père.
Où vous enlevez à la mère
Son dernier espoir, son enfant,
Devant son bourreau triomphant,
La mort qui contemple sa proie
Avec un sourire de joie,
Seigneur! je demande à la main
Qui frappe tous les miens, demain
De ne point épargner la mère
Demandant son fils à la terre.
La cloche, une dernière fois,
A ces mots, fit parler sa voix.
L'âme de l'enfant sur la terre
Revenait consoler la mère
En lui disant: Je suis aux cieux!
Quand sœur et frère soucieux
Sortirent de la vieille église
La femme était encore assise.

JEAN.

La doctrine spirite, comme toute chose nouvelle, a ses adeptes et ses contradicteurs. Nous allons essayer de répondre à quelques-unes des objections de ces derniers, en examinant la valeur des motifs sur lesquels ils s'appuient, sans avoir toutefois la prétention de convaincre tout le monde, car il est des gens qui croient que la lumière a été faite pour eux seuls. Nous nous adressons aux personnes de bonne foi, sans idées préconçues ou arrêtées quand même, mais sincèrement désireuses de s'instruire, et nous leur démontrerons que la plupart des objections que l'on oppose à la doctrine proviennent d'une observation incomplète des faits et d'un jugement porté avec trop de légèreté et de précipitation.

Rappelons d'abord en peu de mots la série progressive des phénomènes qui ont donné naissance à cette doctrine.

Le premier fait observé a été celui d'objets divers mis en mouvement; on l'a désigné vulgairement sous le nom de *tables tournantes* ou *danse des tables*. Ce phénomène, qui paraît avoir été observé d'abord en Amérique, ou plutôt qui s'est renouvelé dans cette contrée, car l'histoire prouve qu'il remonte à la plus haute antiquité, s'est produit accompagné de circonstances étranges, telles que bruits insolites, coups frappés sans cause ostensible connue. De là, il s'est rapidement propagé en Europe et dans les autres parties du monde; il a d'abord soulevé beaucoup d'incrédulité, mais la multiplicité des expériences n'a bientôt plus permis de douter de la réalité.

Si ce phénomène eût été borné au mouvement des objets matériels, il pourrait s'expliquer par une cause purement physique. Nous sommes loins de connaitre tous les agents occultes de la nature, ni toutes les propriétés de ceux que nous connaissons. L'électricité, d'ailleurs, multiplie chaque jour à l'infini les ressources qu'elle procure à l'homme et semble devoir éclairer la science d'une lumière nouvelle. Il n'y avait donc rien d'impossible à ce que l'électricité, modifiée par certaines circonstances ou tout autre agent inconnu, fût la cause de ce mouvement. La réunion de plusieurs personnes, augmentant la puissance d'action, semblait appuyer cette théorie, car on pouvait considérer cet ensemble comme une pile multiple dont la puissance est en raison du nombre des éléments.

Le mouvement circulaire n'avait rien d'extraordinaire; il est dans la nature; tous les astres se meuvent circulairement. Nous pourrions donc avoir, en petit, un reflet du mouvement général de l'univers ou, pour mieux dire, une cause jusqu'alors inconnue, pouvant produire accidentellement, pour les petits objets et dans des circonstances données, un courant analogue à celui qui entraîne les mondes.

Mais le mouvement n'était pas toujours circulaire; il était souvent saccadé, désordonné, l'objet violemment secoué, renversé, emporté dans une direction quelconque et, contrairement à toutes les lois de la statique, soulevé de terre et maintenu dans l'espace. Rien encore dans ces faits qui ne puisse s'expliquer par la puissance d'un agent physique invisible. Ne voyons-nous pas l'électricité renverser les édifices, déraciner les arbres, lancer au loin les corps les plus lourds, les attirer ou les repousser.

Les bruits insolites, les coups frappés, en supposant qu'ils ne fussent pas un des effets ordinaires de la dilatation du bois ou de toute autre cause accidentelle, pouvaient encore très-bien être produits par l'accumulation du fluide occulte. L'électricité ne produit-elle pas les bruits les plus violents ?

Jusque-là, comme on le voit, tout peut rentrer dans le domaine des faits purement physiques et physiologiques. Sans sortir de ce cercle d'idées, il y avait là la matière d'études sérieuses et dignes de fixer l'attention des savants. Pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi ? Il est pénible de le dire, mais cela tient à des causes qui prouvent, entre mille faits semblables, la légèreté de l'esprit humain. D'abord, la vulgarité de l'objet principal qui a servi de base aux premières expérimentations n'y est peut-être pas étrangère. Quelle influence un mot n'a-t-il pas souvent eu sur les choses les plus graves ? Sans considérer que le mouvement pouvait être imprimé à un objet quelconque, l'idée des tables a prévalu, sans doute, parce que c'était l'objet le plus commode et qu'on s'assied plus naturellement autour d'une table qu'autour de tout autre meuble. Or, les hommes supérieurs sont quelquefois si puérils qu'il n'y aurait rien d'impossible à ce que certains esprits d'élite aient cru au-dessous d'eux de s'occuper de ce que l'on était convenu d'appeler la *danse des tables*. Il est même probable que si le phénomène observé par Galvani l'eût été par des hommes vulgaires, il fût resté caractérisé par un nom burlesque; il serait encore relégué à côté de la baguette divinatoire. Quel est, en effet, le savant qui n'aurait pas cru déroger en s'occupant de la *danse des grenouilles ?*

ALLAN-KARDEC.
(*Livre des Esprits.*)

(*La suite au prochain numéro.*)

Le Gérant, FINET.

Association typographique lyonnaise. — Regard, rue Tupin, 31.